

RECUEIL DE NOUVELLES

CONCOURS 2025

Rêverie(s)
en
chartreuse



La chartreuse de



PREAMBULE

*Ce corpus a pour objectif de vous faire
découvrir les nouvelles proposées dans
le cadre de l'édition 2025 de notre
concours de nouvelles*

« Rêveries en chartreuse »

*Vous trouverez les productions retenues
par le jury. Nous avons choisi de vous
proposer ces écrits tels que nous les ont
livrés les auteurs*

Bonne découverte



Éric DEVERREWAERE

Promeneur solitaire

Je suis un promeneur, solitaire. Toujours. Par nature et par évidence. Personne ne souhaite plus accompagner le vieux bougon que je suis. Je marche depuis longtemps, je contemple, j'admire, je médite. J'aime ces moments où le chemin me mène, quand il décide pour moi. Je suis parfois les balisages mais rarement ; trop de touristes, trop de sacs à dos, trop de coquilles St Jacques placées ostensiblement au bout d'une canne, signe de reconnaissance pour certains ai-je cru comprendre.

Je viens de parcourir une étape longue et épuisante. La chaleur de ce mois de juillet est fort éprouvante, le météorologue l'avait prédit « caniculaire ». Me voici en fin d'après-midi dans un sous-bois où coule un ruisseau, je sens que la pause sera bienfaitrice, je me laisse glisser sur la mousse. Le silence me repose. Je suis heureux.

Je suis un promeneur solitaire.

Épuisé, je me suis endormi à même le sol, comme un animal. D'ailleurs j'en ai entendu quelques-uns, surpris de me voir si près de leurs terriers. Parfois il m'arrive d'en apercevoir lors de mes balades, quand ils osent se montrer. Je ne leur veux aucun mal. J'aime cette nature là, simple et belle.

Je ne sais pas pourquoi, ce matin, au réveil, je n'ai aucune envie de bouger. Ceci m'arrive rarement. D'habitude je plie mon maigre bagage et repars à la découverte d'un autre monde. Là, je me surprends à sortir mon calepin, où je note quelques mots, quelques phrases, puis j'entame un dessin, au fusain. Au loin, à travers les branchages, je devine une tour. Le soleil joue dessus, éclaire et assombrit les pierres. Une tour en ruine. Je croque sa silhouette. Mon esprit s'égaré. Un château-fort ? Je serai un preux chevalier sur une monture caparaçonnée, bottes aux pieds, plumes au chapeau, voyageur d'un autre temps. J'entends la lame de mon épée battre et ferrailer. Ou ne serait-ce pas plutôt un clocher ? Me voici moine au ventre rebondi, tonsure et robe de bure, claquettes plates en cuir tanné.

Je ne me lève pas, je regarde. Le silence est apaisant. Je suis allongé sur le ventre et j'observe, comme à l'affût. Les animaux vont et viennent. J'ai l'impression que mes yeux sont lourds, ils ne se ferment pas mais ma vision se trouble. Devant moi quelques fleurs rayonnent de différentes couleurs, j'y vois des vitraux de cathédrale, jaune franc, rouge vif, quelques larmes de bleu et tout un feuillage vert profond pour compléter le vitrail. Serait-ce une cathédrale ? Ici, je ressens la parfaite communion entre le lieu et l'homme. Équilibre et harmonie. Éléance aussi. Je rêve à une construction élégante.

Puis ma vue se joue de moi ; des hommes semblent marcher les uns derrière les autres, en procession. Leurs têtes sont couvertes de capuchon, la lumière et le vent jouent dans les branchages. Ils se dirigent vers la tour, je les vois. Sans visage,

tête baissée, pointe de capuchon levée, ces hommes sont là. En silence.

Évidence : ce sont des moines, des religieux. A l'heure de la prière. La lumière les fait disparaître. Je suis convaincu que tout à l'heure ils réapparaîtront. Peut-être arriverais-je alors à les distinguer ?

Cloche ? Est-ce bien une cloche que je viens d'entendre ? Hallucination sonore, il ne peut y avoir de cloche ici... Ou alors il s'agit d'un drôle de bruit, un bruit léger suivi d'un chant, le vent s'est à peine renforcé que les arbres se mettent à l'unisson, véritable chorale de verdure. Ou bien serait ce des chants grégoriens au lointain ? Je perds tous mes sens. Au ras du sol, les fleurs se balancent lentement, comme dans un concert de jazz, j'entends les brosses sur les cymbales, les buissons se joignent à l'harmonie, puis la batterie, avec force, les percussions complètent l'orchestre. Des voix au loin, ténor, alto ? Je ne connais pas ce morceau là, jazz ou opéra ? Me voici totalement envahi par la musique, rythme soutenu, accord parfait, je suis au cœur de la musique.

Le vent tombe, le silence revient.

La matinée est perturbée par des cris d'enfants qui courent, à s'époumoner. Les ruines de ce lieu sont un rendez vous pour eux. J'avoue qu'ils pourraient m'insupporter, mais là encore, magie de l'endroit, je les accepte, je les envie même. Crier, courir, se libérer, j'en aurais tant besoin. Je souris. Les animaux, apeurés, ont filé vers leurs terriers. Les grands arbres dodelinent, paraissant caresser les cheveux de ces enfants. Je reste figé, au même endroit. Je me revois gamin courir, sauter, danser. Je suis à l'école maternelle, pâte à modeler, je crée des

drôles de personnages, puis des bûchettes, pour apprendre à compter, bien avant l'avènement des calculettes. J'entre à l'école primaire, les cartes de géographie recouvrent le tableau. Je lis, j'écris. Poèmes appris, récités. Droit aux bons points, aux images. J'entre au collège, j'ai grandi. Classes mixtes filles et garçons, les premiers émois, les premiers boutons, le premier baiser, en cachette. Émotion.

Puis le lycée, la course aux savoirs, les devoirs, les leçons, le bac bientôt. Réussi avec mention. Bonheur des parents. Pour moi ce n'est rien d'autre qu'un instant, simplement. La faculté, lettres modernes ou math-élem ? Trouver sa voie pour donner un sens à sa vie. Je ne savais rien de tout cela à cet âge là. Tout se bouscule dans ma tête. Me voici adulte, employé salarié, puis marié avant d'être père, le temps file. Un jour, j'ai éprouvé le besoin de respirer, j'ai quitté femme et enfants, boulot et patron. J'ai chaussé des croquenots sans forme, un short, un pull, un sac à dos et me voici parti sur les chemins chaotiques. Je suis mon instinct. Je marche. J'ai marché jusqu'à aujourd'hui, et, là, dans ce lieu, j'ai vraiment envie de me poser.

Je reste sur ma mousse, douce. A la fraîcheur de l'ombre, du vent caressant. Je dois m'endormir, ou simplement rêver.

L'aube se lève, je profite de ce moment où il n'y a personne, je franchis le seuil de la clairière, je suis au milieu d'un champ de ruines, je découvre des panneaux explicatifs, je lis un nom : « Chartreuse de Port-Sainte-Marie ». Mon imagination m'a fait apercevoir les pères chartreux, alors qu'il ne s'agissait que d'arbres qui se balançaient, nonchalamment au gré du vent. Je n'ai jamais entendu la cloche sonner, c'est mon esprit qui carillonnait ! Je me mets à lire toutes ces informations et j'apprends, j'apprends l'histoire de la Chartreuse, dans ce coin

isolé, les moines venus se réfugier pour prier, dans le silence, offrir leur vie à Dieu. Je me dis qu'apprendre c'est rester intensément vivant. Quelque part je les comprends, cette solution me tente, mais vivre reclus sans continuer à découvrir tempère ma décision.

J'imagine le désert, la clôture, la cellule.

Où suis-je exactement dans ma vie ? Désert et solitude, je connais. Ai-je franchi la clôture ? Suis-je prêt à m'isoler dans une cellule ? Mon esprit rêveur refuse l'enfermement. Je suis un vagabond. Je suis un promeneur solitaire.

Du lieu, aujourd'hui, il ne reste pas grand-chose mais son esprit est important et tellement vivant. Je retourne vers mon abri. Tout à l'heure les gamins reviendront jouer, participer à la chasse au trésor qui les amuse tant. Quant à moi je sens que c'est le lieu idéal pour me décontracter, m'inviter à rêver, rêver d'un autre monde, plus doux, plus humble. Besoin impérieux de rêverie.

Je trouve quelques mûres à déguster. D'autres baies me tentent mais serais-je assez fou pour croquer ces fruits, dont certains pourraient être toxiques. Je crains de sombrer définitivement alors je me contente de ce que je cueille, je bois à la rivière, ma timbale sonne à nouveau contre les cailloux, eh oui, le voici le son de la cloche qui m'appelle...

La nuit s'installe, j'ai rêvé à longueur de journée. J'ai revu les moines, entendu la cloche, admiré les animaux. Je dors, ou pas ? Je ne le sais pas. Personne pour me le dire, personne pour me reprocher mes mouvements, mes grognements, mes ronflements. La liberté de penser. La liberté d'être. La liberté de

ne rien posséder. La liberté de rêver. Peu importe, j'ai droit au principal : l'esprit. Je suis bien.

Mon âme vagabonde. Et si j'étais moine ? Je connais maintenant quel serait mon programme journalier. Ne l'étant pas encore, je devrais participer à la vie de la Chartreuse. Je me vois parcourir le cloître, toucher la pierre de Volvic, si douce à ma main. Je méditerais. Je m'enfermerais dans ma cellule, je serais seul, je serais bien, mais, en même temps, je partagerais mon temps avec mes frères, je ne serais jamais seul longtemps.

Il me faudrait prier dès la nuit, me lever à minuit pour l'office des Matines suivi des Laudes, avant un court repos. Le lever est à 07h00, office de Prime, suivi de l'Angélus. J'aurais le temps de lire. Nous nous retrouverions vers 08h00 pour la messe conventuelle. Ensuite les pères se réuniraient pour la célébration de la messe en solitude, dans une chapelle. Les frères, comme moi, prieraient avant de commencer le travail. 10h00 office de Tierce, en cellule. 12h00 ce serait l'Angélus. Office de Sexte. Repas. Je mangerais seul. Après le repas viendrait la « récréation », que je pourrais employer librement. 14h00 office de None. Ce serait le temps du travail, en cellule pour les pères, dans les obédiances pour les frères, je serais dans mon atelier ou dans mon potager, je me prendrais de passion pour le jardinage. Vers 16h00 fin des activités. Retour en cellule pour célébrer les vêpres de la Vierge Marie suivies des vêpres à l'église. 17h00 : Lecture spirituelle. Oraison. Entre 18h00 et 18h30 : Collation. 18h45 : Angélus et office de Complies. Entre 19h30 et 20h00 : Coucher. Une journée remplie de prières, de méditation. De dévotion.

Réaction brusque, réveil ou simple prise de conscience, tel je suis, je rêve d'une autre vie.

Un jour il me faudra partir, certainement retrouver ma douce moitié, qui commence à me manquer, tout comme mes enfants. C'en sera fini de rêver, il faudra reconstruire, rebâtir une réalité, celle qui m'a tant pesée. Je garderai toujours au fond de moi ce lieu, unique, sensible. Mon âme s'y est élevée. La promenade reprendra, et je marcherai droit, vers toi, vers vous. J'aurai eu ma dose de mieux vivre, j'en ferai profiter mes amis.

Je sais maintenant que je suis sur les terres de Combrailles, plus exactement au Confinéal. A la Chartreuse de Port-Sainte-Marie.

Je lui ai téléphoné. Surprise par mon appel qu'elle n'attendait plus, elle a décidé de venir me rejoindre. En voiture. Je l'attends. Je crois que notre vie pourrait basculer, ici. J'ai tant appris de ces moments de rêve, de nature, de joie, de recueillement, de méditation, voilà la première fois depuis bien longtemps que je n'avais plus connu pareil enthousiasme. Je me suis rasé, lavé dans l'eau fraîche de la Sioule. Je l'attends. Le temps semble long. Je suis impatient. Enfin elle arrive, descend de la voiture, me regarde, regarde autour de nous. « Tu m'as fait venir pour ce tas de ruines ? »

Alors je lui propose de s'asseoir, simplement, sur la mousse, et de regarder, d'observer. Le temps se suspend. Le vent recommence à jouer cette musique irréelle, je me tais, elle aussi. Les animaux viennent tout près. Le jour se joue des troncs d'arbres et nous voici au cœur d'un cloître végétal. Puis la nuit enveloppe les arbres, les derniers rayons de soleil font défiler

les pointes de capuchon. Même celui de Dom Gerle, au loin, isolé, fort agité, carrément décoiffé, défroqué à ce qu'il paraît... J'espère qu'elle les voit, comme moi. Le noir se fait, plus aucune lumière ne vient perturber nos sensations, juste les étoiles qui brillent à travers la frondaison. Je la sens qui s'allonge, pose sa tête sur moi, ma main caresse ses cheveux très doux, presque blancs. Je tente un baiser. Elle sursaute. Elle me le rend. Elle me prend la main doucement. Et je l'entends se mettre à chanter, j'avais oublié sa jolie voix. Comme un gospel, comme un appel. Toute notre vie se met à défiler. Nous nous retrouvons, nous nous aimons. Au petit matin, elle se lève, me regarde et me dit « deux solutions : soit tu restes ce vieil animal solitaire qui va de bois en bois, tel un loup, soit tu me demandes de partager le reste de notre vie ensemble, maintenant. »

Je m'entends lui répondre « Je ne serai plus jamais un promeneur solitaire ».

Je range mon maigre baluchon dans le coffre de la voiture, elle s'installe au volant, elle fait demi-tour, accélère et s'arrête. « Je te promets que nous reviendrons ici, à la « Chartreuse de Port-Sainte-Marie », pour rêver ensemble à notre nouvelle vie ». Ses lèvres ont un goût charmant. Mes amis moines nous saluent, balançant leurs capuchons...



Sandrine SAINT PAUL

Amies pour la vie

Premier jour de vacances de printemps chez mes grands-parents, je suis en train de faire un joli bouquet de coucous lorsque je vois la fille de la voisine d'en face me regarder de derrière sa fenêtre. Je la salue de la main puis lui fais signe de venir. Son rideau se referme et je la guette, les yeux rivés sur sa porte d'entrée. Elle sort de chez elle et me rejoint en faisant attention pour traverser la route qui nous sépare. Pour Pâques, lorsque je viens dans les Combrailles, j'ai plaisir à la retrouver. Elle s'appelle Céline, elle a onze ans, comme moi. J'offre ma cueillette à mémé puis propose à ma copine d'aller faire de la balançoire, elle me pousse si fort que j'ai l'impression de m'envoler. Quand c'est son tour, comme elle est plus téméraire que moi, elle saute du siège au moment où elle est au plus haut. Bouche bée, je la regarde se réceptionner comme un chat. Elle est incroyablement agile, contrairement à moi qui suis raide comme un piquet ! Nous sommes différentes mais nous nous entendons bien. Mon pépé nous appelle, j'aime quand il nous dit « les gamines ». Ce matin, il a fait cuire des œufs d'oie et il nous invite à les décorer avec lui. Comme il est très bon dessinateur, il trace les contours et nous, nous colorions. Ensuite, lorsque la peinture est sèche, nous allons les faire rouler sur la partie pentue du jardin. Le but est de les pousser le plus loin possible sans qu'ils ne se cassent. Je suis moins adroite que ma copine, les deux miens ne résistent pas longtemps alors je déclare que c'est elle qui a gagné ! Il est l'heure de déjeuner, ma voisine repart manger chez elle car sa maman ne veut pas nous déranger.

En réalité, elle ne dérange pas car ma grand-mère dit toujours que « quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre » ! Bon, pas moyen de la faire changer d'avis. Je crois qu'elle aime mieux manger chez elle car elle peut regarder la télé pendant le repas. Chez pépé et mémé, ce n'est même pas la peine d'y penser, les repas sont sacrés, encore plus en ce week-end Pascal ! J'aide ma grand-mère à faire la vaisselle puis je descends dans le garage. J'enfourche mon vélo rouge et je fais un bisou à mon grand-père bricoleur en passant près de lui. Devant le portillon de la voisine, j'use de ma sonnette. Ravie de la proposition, Céline me rejoint et nous allons faire un tour jusqu'au ruisseau de Chabanne. Évidemment, y tremper nos pieds est bien trop tentant sous ce premier soleil. Nous commençons par enlever nos chaussures et y déposons précautionneusement nos chaussettes. A cause de ma maladresse, à peine quelques minutes plus tard, je glisse et tombe lourdement sur les fesses en éclaboussant ma voisine. Nous voilà trempées ! Mince, il va falloir trouver une bonne excuse pour ne pas nous faire gronder... Chaque année c'est pareil, nous n'arrivons pas à revenir intactes ! Nous rions comme deux folles qui auraient trouvé la sortie de leur asile ! Nous apprécions d'enfiler nos chaussettes sèches tout en nous disant que, mouillées pour mouillées, nous pouvons pousser jusqu'à l'étang des Sagnettes. Nous ne sommes pas les seules à avoir eu cette idée car il y a plein d'autres gamins. Céline est dans son élément, elle dit bonjour à tout le monde. Moi, je reconnais quelques visages mais d'une année sur l'autre, j'avoue que je les oublie. Certains s'amuse à pêcher, d'autres jouent sous les arbres. Les paysages et la végétation du coin sont bien différents de la région vendéenne où j'habite avec mes parents. Les amis de Céline me parlent de la chaîne des puys, de la Sioule et du viaduc des Fades puis me questionnent sur l'Océan, ses plages, ses poissons, ses coquillages. Nous voyageons par la pensée,

c'est chouette. Au retour, nous passons par le centre de Chapdes-Beaufort où nous achetons deux Malabar au bureau de tabac, histoire de faire un concours de la plus grosse bulle ! Sur la vitrine, il y a une affiche qui attire notre attention : demain après-midi, une chasse aux œufs est organisée sur le site de la Chartreuse du Port-Sainte-Marie. J'aime bien cet endroit chargé d'Histoire. Personnellement, si mémé m'autorise à y aller, je ne chercherai pas que les œufs, j'en profiterai pour fureter car je suis persuadée qu'il y a un trésor caché quelque part dans les ruines de l'ancien monastère du XIIIème siècle ! Allez, retour au bercail avant que nos familles ne s'inquiètent. Une fois rentrée, j'enfile des vêtements propres et secs et nous voici en route pour un pique-nique au Gour de Tazenat. C'est vrai qu'il ne fait pas trop froid pour la saison. Arrivés au bord de l'eau, nous installons une couverture et y déposons notre panier de victuailles. Bien sûr, nous avons embarqué ma copine ! Pépé sort un jeu de cartes, un carnet et son stylo fétiche et c'est parti pour une belote endiablée. Céline est avec moi, pépé et mémé, nos adversaires. Les anciens ont plus d'expériences que nous et malgré mes grimaces, pas très discrètes, que je nomme tout simplement « appels de phares », nous nous faisons laminer ! Le soleil commence à se coucher, pas le temps pour une revanche, nous attaquons les délicieux sandwiches de mémé. De retour à la maison, je raccompagne Céline, la remercie de sa compagnie et lui donne rendez-vous demain à l'église. Le rituel du soir commence : petite douche, lavage des dents, câlins à pépé, petite histoire avec mémé dans le salon. Je leur dis bonne nuit et les embrasse fort. Dans mon lit, à la lueur de ma lampe de chevet, je savoure l'instant. J'aime l'odeur du parquet ciré de la chambre, des vieux bouquins de la petite bibliothèque d'angle et des draps parfumés à la lavande. Je m'endors, fatiguée mais heureuse, sans

avoir lu une seule page du dernier livre du Club des cinq que ma grand-mère m'a acheté.

Église de Saint-Pierre-de-Chartreuse, la messe de Pâques touche à sa fin. Le tintement des cloches me tire de ma rêverie et je rouvre les paupières. Mes yeux se posent sur le vitrail de la Sainte Famille et mes pensées s'envolent évidemment vers mes parents et grands-parents. Céline est à mes côtés, je lui prends la main avec tendresse. A quatre-vingts dix ans, je suis maintenant fatiguée et usée mais pour rien au monde, je ne manquerais cette cérémonie, ici, dans les Combrailles. La célébration a été très belle et a fait remonter plein de joyeux souvenirs. Elle a été également très émouvante puisque c'est la première année sans mon amie Céline, décédée il y a quelques mois. Je fais signe à ma fille (à qui j'ai donné le même prénom !) que je suis prête à partir. Elle va chercher mon déambulateur puis m'aide à me relever du banc. Il faut que je garde des forces pour aller au cimetière. Le hasard a fait que la dernière demeure de ma copine est en face de celle de mes chers pépé et mémé. Je souris à l'idée qu'ils sont encore voisins !

Songe médiéval

Cette semaine de vacances, imposée en septembre, est uneaubaine pour revenir dans mon Auvergne natale et la maison de mon enfance. J’y apprécie le calme, la lenteur de mes journées. La météo, un peu capricieuse durant les trois premiers jours, ne m’a pas permis de m’adonner à mon loisir préféré : la marche. Aujourd’hui le soleil m’invite à entreprendre cette activité. Je choisis une balade de six kilomètres et demi, qui m’amènera à la Chartreuse de Port Sainte Marie. Les ruines de la chartreuse devrais-je dire. Je sais que des bénévoles s’impliquent beaucoup dans sa restauration et je suis curieuse de découvrir les transformations. J’avais huit ans lors de ma dernière visite avec mes parents. Je ne me souviens que de quelques murs branlants, de pierres entassées les unes sur les autres. Ma mère m’avait interdit d’y grimper, par respect des lieux disait-elle.

Mon sac à dos garni du pique-nique pour le déjeuner, je chemine le long de la Sioule. J’admire ses rives ombragées par des chênes ou des hêtres séculaires. Seul le chant des oiseaux, ou parfois, le bruissement des feuilles caressées par un vent léger, troublent le silence. Cette quiétude me rend rêveuse. Soudain, je me rends compte que je me suis trompée de chemin. Vais-je revenir en arrière ? ou continuer sur cette sente ? Tous les chemins mènent à la Chartreuse, me dis-je ! Effectivement moins d’une heure après, j’aperçois les murs de l’édifice. Je déambule entre ce qui reste des bâtiments, je marche nonchalamment, je m’imprègne de cette atmosphère. J’imagine les moines se rendant aux vêpres, ou les frères vaquant aux travaux. Je crois même entendre les chants liturgiques. Je passe d’une cellule à l’autre, m’attarde

quelques instants dans chaque jardinet. Je suis au moyen-âge, je me sens envahie d'une sérénité jamais éprouvée auparavant. Des contraintes matérielles me rappellent à la réalité. Mon estomac se manifeste bruyamment, il est temps de me sustenter.

Je m'éloigne un peu et prends de la hauteur, pour bénéficier d'une vue d'ensemble des décombres de cette bâtisse. Une petite trouée dans la forêt environnante me semble parfaite pour avoir une vision synoptique. Une souche moussue me sert de siège. Mon repas terminé, je m'allonge sur l'herbe. Est-ce la marche, l'air vivifiant, l'émotion que je ressens devant ce « désert », mes paupières deviennent lourdes et je m'assoupis.

Tout à coup j'entends une voix douce mais ferme. Un frère est devant moi, il me dit se nommer Adalric. Il me raconte son histoire : arrivé à la Chartreuse de Port Sainte Marie en mille sept cent trente à l'âge de dix-neuf ans, il souhaitait devenir moine. Il comprit vite qu'il n'était pas fait pour le travail intellectuel, le silence intérieur nécessaire à la prière ne lui convenait pas. La solitude de la cellule l'effrayait. Après son noviciat, il choisit d'être frère donné. Entre les travaux de jardinage, la cuisine, les vendanges de septembre, les troupeaux de moutons à surveiller, il était occupé toute la journée. Le prieur le chargea de l'entretien de la chapelle accueillant les sépultures des seigneurs locaux. Il aimait l'atmosphère de ce lieu, garnissait l'autel de fleurs fraîches, époussetait les tombeaux. Le travail ne manquait pas car huit frères seulement se trouvaient dans la chartreuse à son arrivée. Une trentaine de domestiques les secondait dans leurs tâches, mais il fallait les surveiller sans cesse car ils étaient nonchalants. Ces fripons chapardaient même nourriture et objets du culte. Beaucoup furent renvoyés. Parfois Adalric était autorisé à se déplacer

jusqu'à Riom. Les moines possédaient dans cette bourgade une maison pour s'y réfugier si des dangers les menaçaient.

J'étais transportée dans ce dix-huitième siècle, je me faufilais avec Aldaric dans les couloirs, entrais dans les cellules, croisais des moines qui ne me voyaient pas. Je découvrais l'église et ses trésors. La visite du jardin m'enchantait. Entre le clos des simples, le potager et le carré liturgique pour le fleurissement de l'église, je ne savais plus où poser mes yeux émerveillés. Adalric m'expliqua le rôle thérapeutique des plantes : l'achillée millefeuille capable de stopper le sang, l'aigremoine cicatrisante et le millepertuis qui atténue le feu des brûlures. Il m'entraîna dans les pâturages proches, me fit découvrir l'étendue de la forêt. Fièremment il me confia que la chartreuse possédait sept cents arpents de futaies de chênes et de hêtres. Il parut déçu que cela n'entraîne chez moi aucune réaction. Je n'osai pas lui avouer que j'ignorais ce que représentait un arpent. Nous continuâmes par un petit chemin ombragé jusqu'à la chapelle. Aldaric prit place sur un banc. Il me raconta les périodes de famines durant lesquelles les chartreux organisaient des distributions de pain. Ces actes généreux étaient l'occasion pour les moines de récupérer des terres ou de proposer des prêts aux personnes en difficulté. Je n'eus pas le cœur de lui faire remarquer que cette charité aurait pu être totalement gratuite. A cette époque les religieux possédaient des biens, des domaines. Adalric sentit ma réprobation silencieuse, il entama alors le récit de la révolution. Il avait soixante-dix-huit ans en mille sept cent quatre-vingt-neuf. Les moines étaient menacés. Ils furent enjoins de quitter le monastère. Des officiers municipaux se présentèrent et confisquèrent tous les objets jugés inutiles à la vie commune. Puis toutes leurs possessions furent réparties entre les habitants. Adalric n'eut jamais peur. Il était simplement triste

de devoir quitter cet endroit qu'il aimait. En mille sept cent quatre-vingt-douze quelques jours avant le départ programmé des derniers moines et frères, les pillards démontèrent les portes, brisèrent les fenêtres, dérochèrent tout ce qu'ils purent emporter. Tout cela dans la fureur, le bruit, les cris. Les moines, habitués au silence, supportaient mal ces débordements de violence. Je vivais ces instants avec lui.

Soudain je me sens empoignée avec force. Je me débats. Je crie. « Non, non, laissez-moi, je ne suis pas de ce siècle ! Adalric ! Où êtes-vous ? »

« Madame, calmez-vous, nous sommes des secouristes venus à votre recherche, votre voisine s'inquiétait de votre absence. Il est presque 20h »

Je reprends mes esprits lentement. Il fait presque nuit. Je vois alors un pompier qui me tend la main et m'aide à me relever. J'ai rêvé toute cette histoire ? J'ai pourtant eu le sentiment de vivre tous les moments partagés avec ce frère donné. Je jette un dernier regard sur la Chartreuse, je sais que je n'oublierai jamais cette expérience. Avec regret, je regagne le véhicule des pompiers encore toute chamboulée par cette aventure.

Le souffle de la brise

La brise légère remue les feuilles des grands frênes, elle les débarrasse des poussières d'étoiles qui s'y étaient accrochées durant la nuit. Le souffle s'accorde à l'humeur de Timothée. Du fond de son lit, le jeune garçon commence à étirer ses membres un à un. Puis imitant son gros chat lové au creux de son lit, il arque son dos en accent circonflexe. Avant de retomber lourdement sur le côté.

Son horizon est encadré par les montants de sa fenêtre. Du moins quand il peut se soulever assez sur ses oreillers pour distinguer les quelques branches qui ont résisté à la sécheresse. Alors, dès qu'il a repris conscience, il n'a eu de cesse d'endurer des exercices qui ressemblent plus à des tortures qu'à des mouvements de remise en forme. Le soir le trouve douloureux, courbaturé, plus aucun muscle ne le laisse en repos. Le contact rêche de ses gros draps de coton lui rappelle la dureté de sa vie, jusqu'à ce que le sommeil l'abrutisse.

Il reprend des forces peu à peu mais il ne peut pas encore se lever seul. L'accident aurait pu lui être fatal et Dieu sait comment il a réussi à émerger du coma. Son réveil s'est accompagné de flashes soudains, qui s'évanouissent aussi vite qu'ils sont apparus. Il les chasse de son esprit, il veut seulement retrouver sa vie d'avant. Il n'est pas prêt à abandonner ses longues courses dans la forêt. Mais ses nuits ne sont qu'une succession de cauchemars et la route s'annonce si dure. Et si longue, lui ont prédit en hochant la tête les médecins et

chirurgiens qui se sont relayés à son chevet. Certains arborent un petit sourire, entre encouragements et un brin de réprobation.

Il les comprend. Car s'il a bien cru que tout allait s'arrêter quatre mois auparavant, il a aussitôt pensé qu'il a été puni pour sa désobéissance. Ce jour-là, il fêtait ses douze ans. C'était les vacances de Pâques et il séjournait chez sa grand-mère, dans sa maison au bord de la Sioule. Pourquoi avait-il décidé alors de s'aventurer dans les ruines de la Chartreuse de Port Sainte Marie, et son rocher rugueux ? Peut-être un vague souvenir des histoires que lui racontait son père, qui aimait défier les éléments. Sa grand-mère lui disait souvent qu'il était assez intrépide pour affronter les plus hauts sommets. Jusqu'au jour où il n'était pas revenu de l'ascension du K2.

Mais ses exploits avaient alimenté son imaginaire enfantin et il ne rêvait que de l'imiter. Timothée avait retrouvé son matériel d'escalade dans la vieille grange. En resserrant au maximum le harnais, il s'était équipé soigneusement. Mousquetons, sangle, chaussons et surtout le casque. Son père ne le portait pas quand il était tombé. Cependant, le jeune garçon était prudent et avait bien étudié le spot. Il n'avait seulement pas pensé qu'il n'était pas aussi grand que son père ni que celui-ci faisait le double de son poids. Il s'engagea tranquillement, concentré sur les étapes de son escalade.

- Eh petit, tu pars tout seul ?

Un groupe de randonneurs longeait la Sioule. Ils semblaient fascinés par le paysage et ils prenaient le rocher en photo.

- Oui, je connais, pas de problème !

dubitatifs, les promeneurs semblaient hésiter avant de repartir. Timothée leur offrit son large sourire et reprit sa progression.

Les premiers mètres étaient délicats et Timothée avançait lentement. Puis la pente se fit abrupte et il étudia attentivement le mur de granit avant de s'y engager. A la moitié, il sentit le harnais glisser sur ses hanches étroites. Pour le réajuster, il lâcha brièvement sa prise et commença à déraper. Lorsqu'il heurta un affleurement coupant, il poussa un long cri et dévala la pente. Son casque cogna la roche et il perdit connaissance.

La suite, il ne s'en souvient pas. Heureusement que les randonneurs, inquiets de voir cet enfant s'attaquer seul à une paroi réputée dangereuse, avaient attendu de voir s'il atteignait le sommet. Ils avaient pu donner l'alerte et le secourir.

Depuis, il lutte, sans se plaindre. Il sait que son père le veille de là haut. Il n'a pas vu le printemps développer ses bourgeons et l'été ne le verrait pas courir à travers champs. Il va aborder l'automne sans avoir pu se réchauffer aux rayons du soleil. Mais il n'y pense pas tant que ses progrès entretiennent son espoir et es rêves. Rêves d'aventures extraordinaires, d'un destin singulier. Mais comment atteindre le Graal sans un corps en parfait état de marche ?

Et le vent a tourné, apportant le froid mordant du nord. Timothée frissonne sous cet assaut brutal. Il pense « décidément les éléments ne sont pas de mon côté » avant de relever sa couette jusqu'au menton. Il ne veut pas appeler sa mère pour fermer la fenêtre, il se punit ainsi de ne pas avoir été vigilant. Comme s'il avait lâché les rênes de sa monture, sans se préoccuper des conséquences. Le résultat est là, il ne sera plus jamais comme avant. Il ne croit plus aux contes de fées, la disparition de son père l'a mûri, son accident a achevé de l'endurcir.

Même la télévision ne le distrait plus. Les dessins animés sont stupides, les informations sordides, les documentaires sont remplis d'histoires édifiantes. Le pire ce sont les histoires de « résilience », comme ils disent. Comme si on pouvait oublier d'un coup de baguette magique les souffrances et les mois perdus à ne rien faire.

Un matin, avec le kinésithérapeute habituel, une jeune femme en fauteuil roulant apparaît à la porte de sa chambre.

- Salut, je peux entrer ?

- Oui, oui, comme vous voulez.

Timothée relève la tête et reçoit comme un coup de soleil. Deux yeux rieurs, des bras puissants, des jambes inertes, le jeune garçon se sent soudain chanceux de pouvoir espérer marcher un jour comme avant. Et elle commence à lui raconter sa vie, où elle parcourt le monde de compétitions en compétitions. Ses médailles et ses désillusions aussi. Elle lui dessine des monuments improbables, des océans infinis, des aurores boréales.

Timothée écoute de toutes ses oreilles, de tout son cœur et toute son âme. Pour une fois, on ne lui demande pas d'expliquer ses sensations, d'exprimer ses pensées. A la place, on lui offre la terre entière et il peut s'évader hors de son corps.

Il passe les jours suivants à contacter des clubs de voile, de cyclisme, d'escalade. Rien n'est trop difficile pour lui, le monde est à lui.

Dix-huit minutes

Au pied de la Chartreuse de Port-Sainte-Marie, près des quelques flaques laissées par les dernières pluies, dans la boue, une multitude de petites empreintes étaient laissées çà et là, grandes, petites, identifiables ou non, de biche, de chien, de cheval et de chevreuils. Certaines semblaient d'ailleurs assez étranges et j'éprouvais de la peine à les reconnaître. Une, surtout, trop grande pour être celle d'un cerf, même doyen de la forêt, attirait beaucoup mon attention.

« Comment c'est possible, une trace pareille ? », lançais-je à ma compagne de promenade. Je relevais la tête après deux secondes de silence, surprise de ne pas l'entendre me répondre. Elle n'était plus aux alentours. Je la perdais souvent du regard, quand elle aimait marcher et moi, regarder. Je la retrouvais généralement quelques pas plus loin, alors cette fois-ci, je ne m'inquiétais pas de ce silence. Je dépliais mes genoux pour me relever et me hâtais cependant de me remettre en chemin. Quelque chose me poussait toujours à garder une certaine appréhension de la forêt, aussi belle soit-elle, aussi silencieuse et sereine semblait-elle.

C'était pendant une semaine d'hiver, entre deux fêtes. Nous nous étions décidées à aller nous promener sur les conseils du bulletin météo qui annonçait une percée de soleil dans ces jours de brumes. Je pensais pouvoir en tirer de jolies photographies, et nous avions besoin de marcher un peu après ces dîners et déjeuners à rallonge. La brume auvergnate a cela de particulier

qu'elle est presque douce. Le froid, dans cette même région, n'est pas le même qu'à Montréal ou à Berlin. Il n'est pas aussi sec et franc ; il est plus mystérieux.

Je ne retrouvais pas tout de suite mon amie, ce qui me poussa à l'appeler immédiatement ; mon cri, léger, devança presque ma pensée. Parcourue par une inquiétude s'intensifiant, je lançais son prénom dans plusieurs directions. Je la voyais mal continuer à marcher aussi longtemps sans m'attendre et j'avais peur soudain pour elle. Mais ce qui m'inquiétait plus tenait davantage d'un sentiment que d'une peur réelle. Et puis, autour de moi, la forêt semblait devenir plus silencieuse et immobile encore. Les nuages ne bougeaient pas, et la brume au loin semblait se figer. Il n'y avait aucun vent et je n'entendais plus croasser la corneille qui s'était perchée tout en haut d'un conifère tout à l'heure. Je fus saisie d'une angoisse sourde, très difficile à décrire. Je sursautai de tout mon être en lançant cette fois-ci un cri un peu ridicule quand une voix claire de femme s'adressa à moi :

- Pas de panique, pas de panique ! Ne vous mettez pas dans des états pareils, votre amie est juste un peu plus loin.

Devant mes yeux hagards, elle ne put sans doute s'empêcher d'ajouter, avant d'apparaître devant moi :

- Votre amie va bien. Et vous aussi. Je ne prendrai que quelques minutes de votre temps, je profite simplement de votre passage, n'ayez crainte.

Je répliquai un bonjour automatique, en lui demandant ensuite qui elle était. Je gardais mon sac près de moi, le tenant fermement comme pour m'y accrocher et trouver rapidement, en

cas de besoin, le petit canif que j'emportais toujours dans mes pérégrinations.

- Ah oui, bonjour, ahah ! Pardon, c'est vrai que vous vous saluez comme ça, excusez-moi, cela fait assez longtemps que je n'ai pas adressé la parole à un humain.

Je trouvais une excuse bidon pour me sortir de ce mauvais pas et continuer à avancer. J'étais tombée sur un cas de mythomanie en goguette.

- Bon, écoutez, vraiment, je suis navrée de vous faire aussi peur, mais j'ai besoin de votre aide. Voilà, je sais que vous êtes autrice, je vois à votre cœur que vous croyez encore un peu en moi et j'ai un service à vous demander. Je suis une fée qui ne fait de mal qu'aux affreux. Tenez, en échange de votre temps, que diriez-vous de me laisser me charger de faire une petite blague au dernier abruti qui vous a fait du mal ?

Je n'osais pas me retourner de nouveau pour la regarder et mon corps s'arrêta de lui-même. J'entendais qu'elle s'avançait de nouveau vers moi, assez doucement, sans une once de précipitation. Elle apparut de nouveau sur ma gauche et me lança un regard qui m'inspira bizarrement toute la confiance du monde. Ce qui était étrange, en réalité, c'est que je ne m'attendais pas à voir une fée vêtue aussi simplement, de manière aussi moderne, et parler de la sorte. Il y avait bien quelque chose d'intemporel dans son regard, dans ses manières, mais rien qui ne tenait là du cliché. Ce qui était certain, c'est qu'elle était d'une beauté à couper le souffle et qu'il était difficile de détourner le regard de ses yeux qui brillaient d'un autre éclat que le nôtre. Elle était rousse, avec des cheveux coupés très courts. Je me

demandais si je n'étais pas en train de rêver tout bêtement et je répondais :

- Comment puis-je vous aider ?
- Bien, hm, hmmm, je vais assez d'aller droit au but.

Elle m'adressa un sourire charmant et me fit asseoir sur un tronc d'arbre où une assise semblait parfaitement taillée et que je n'avais d'ailleurs pas remarquée avant son invitation.

- Vous savez, la vie n'est pas drôle pour nous autres. Cela fait maintenant plusieurs dizaines d'années que l'on se sent, comment dire... au banc de la société, placardisés. Mais il y a des gens comme moi qui n'ont pas le choix de la normalité, vous voyez... avec des ailes, des airs spéciaux et des sabots étranges, on nous a mis de côté. Aujourd'hui, des chasseurs tirent sur les dieux de la forêt et les nuages de la ville détériorent la santé des fées, le lièvre magique a mangé du plastique et en est mort l'année dernière. Et puis on raconte pas mal de sottises sur les fées, mais ça, ça ne m'étonne pas, car souvent ce sont des hommes qui ont raconté ces histoires. Ce ne sont pas mes écrits qui sont restés, après tout ; ah, ça aurait été autre chose, je peux vous le dire ! Nous on est surtout là pour aider les plantes à pousser, exaucer quelques souhaits raisonnables et de temps en temps que voulez-vous, on aime, c'est humain.
- Vous... vous êtes une fée ?
- Oui, tout à fait.

Elle riait de sa rime et de cette homophonie à la manière d'une clochette dont le son cristallin reste longtemps en suspend dans

les airs. Elle était bavarde. Toute peur m'avait inexplicablement quittée et j'étais prête à entendre son histoire, désormais.

- Et vous n'avez pas d'ailes ?
- Non, je choisis généralement la forme que je prends en fonction de mon interlocuteur. Là, je voulais vous paraître familière, on va dire. Dans la mesure du possible. Mon amie Andaine, qui habite plutôt dans l'Orne, n'en a pas non plus mais j'en connais des tas qui en ont. Ce sont des fées plus petites, en général.
- Quel est votre nom ?
- Je me nomme Evrarde et ma sœur, qui est un loup, Lubine.
- Votre sœur est un loup ?
- Oui, c'est étrange, hein ? Mais c'est courant, chez nous. Elle ne vous mangera pas. J'ai deux amies, Arnaude et Bertrande, qui ont des frères cerfs, aussi.

En prononçant ces mots, elle fit un bruit intraduisible et qu'on ne peut pas refaire, avec ses dents et sa bouche. Un silence s'ensuivit et un cerf, comme au galop, arriva près de nous, essoufflé. Il était gigantesque et avait l'air triste, âgé et fatigué. Ses bois, entremêlés de façon irréaliste, formaient des figures abstraites et harmonieuses. Il y avait un bois dont l'extrémité semblait en feu, comme si une flamme contenue ne cessait de se raviver, en consumant longuement cet appendice du cerf. En l'animal, debout devant moi, se tenait autant la mort que la vie. Il avait un regard qui en disait plus que les mots qu'il était incapable de m'adresser. Il détenait en lui toute l'histoire de cette région et semblait se sacrifier pour elle.

- Il faut bien que je vous fasse un peu la démonstration, tout de même. C'est le dernier roi de la forêt qui reste en vie. Le feu que vous voyez, là, c'est celui du 7 avril dernier...

Je crois n'avoir jamais, de ma vie, vu une chose aussi majestueuse et insensée. Elle fit un geste de la main, lui caressa le cou et d'un air mélancolique tous deux, ils se dirent comme un adieu. Après un souffle bruyant, il repartit lentement entre les arbres, jusqu'à ce qu'on ne l'aperçoive plus.

- Regardez, sous ses pas, des pousses grandissent. N'est-ce pas incroyable ?
- Comment se fait-il qu'aucun homme ne croise jamais cette bête ?
- Notre but désormais est de nous cacher des hommes. C'est une question de survie. Et j'en viens exactement là où je voulais en venir : puisque vous écrivez, ne pourriez-vous pas rédiger un petit quelque chose qui puisse avoir un retentissement ? Dans la presse, un essai, je ne sais pas... Évidemment, pas quelque chose d'illuminé, ni d'incompréhensible, mais enfin... quelque chose qui puisse nous aider à rester dignes, si ce n'est en vie. Je vais vous dire, les créatures, les loups garous, la bête du Gévaudan et autres figures monstrueuses selon vous, ne sont que des animaux, un peu spéciaux, certes, mais qui veillent tous au maintien de la forêt telle qu'elle est. Et je ne vous ai pas présenté tous les petits êtres qui vivent ici. Vous les nommez lutins, je crois ; ils sont les amis des bêtes. Ils travaillent ensemble, en fait. Ce sont un peu comme des gardes forestiers. Ils plantent des arbres, les apaisent, leur parlent. Les hommes qui gardent la forêt sont aussi des êtres respectables. Je fais moi-même en sorte de les

protéger. Le problème étant que, en plus d'être abattus comme du gibier, on ne croit même plus en nous. Nous ne sommes plus craints, plus visibles, et encore moins écoutés. De cela découle une fin inévitable... Les mares s'assèchent, mes grenouilles meurent de soif, on nous tire dessus, on met le feu à nos lits, les oiseaux tombent les uns après les autres et moi, je pleure tous les jours en découvrant un massacre, une absence ou un territoire perdu.

Je ne savais pas quoi promettre, et j'avais tout simplement peur de promettre quelque chose à une fée. Que se passerait-il si je ne tenais pas ma parole ? Elle seule savait de quoi elle pourrait être capable. Je tentais de m'excuser piteusement, quand elle me dit, encore :

- Ce n'est rien, je sais que c'est peine perdue. Mais je ne pouvais pas ne pas vous demander. Je sais, je le vois en vous. Je sais que vous ferez quelque chose. Et j'en arrêterai d'autres que vous, n'ayez crainte, vous ne serez pas seule à porter ce fardeau ! Tout le monde n'est pas d'accord avec moi sur la méthode, mais j'estime que nous n'avons plus rien à perdre.
- Je peux proposer quelque chose de poétique ou d'un peu littéraire à ma rédaction, sur les contes et légendes d'Auvergne. Je vais réfléchir.
- Faites comme bon vous semblera. Tiens, et pour vous remercier, que dites-vous que j'exauce un de vos souhaits ? S'il est raisonnable, bien sûr.
- Non, non, pas la peine. Vous ne me devez rien. C'est moi qui suis bien en peine de ne pas pouvoir vous aider franchement.

- Vraiment, même pas un tout petit souhait ?
- Non, je vous assure.
- Bon, alors vous vous souviendrez de moi au moment voulu.

Sur cette phrase énigmatique, elle se leva et tout sembla reprendre forme : les branches bougèrent à nouveau, j'entendis la corneille et les pinsons reprendre leurs conversations et je vis les nuages passer doucement.

- Ce n'est pas un vœu, mais vous venez tout de même de gagner tout pile dix-huit minutes de vie ! C'est offert ! Je compte sur vous, et surtout, je vous remercie. Ah ! Et votre amie est là-bas, regardez, sous le grand pin près de l'ancienne tour. C'est un esprit sage, lui aussi.

Dans un rire doux et d'un signe de la main, elle disparut. C'est un peu abruti que je marchais mécaniquement pour rejoindre l'arbre sous lequel se tenait un visage connu et rassurant. Une fois arrivées à la voiture, je lui racontais ma rencontre qui ne sembla pas l'étonner plus que ça. Pour elle aussi, pourtant, le temps avait bien dû s'arrêter ? Elle me confia qu'elle avait trouvé mon inspection de pattes de cerf un peu longue, et avait continué à marcher, rien de plus. Et aussi, que je n'étais pas la seule à raconter ce genre d'histoire. Que c'était même plutôt bon signe, signe que l'imagination était encore fertile.

Je mis un certain temps à m'en remettre et un plus long encore avant d'écrire un papier sur les enjeux écologiques liés aux légendes forestières. Je me basais sur une analyse des faits aussi scientifique que possible pour pouvoir être lue du plus grand nombre et montrer que les contes et légendes ont des raisons bien précises d'exister.

La parution de mon article eut un succès plutôt inattendu. Le plus inattendu dans tout cela fut que mon patron, un directeur de rédaction tortionnaire et imbu de lui-même, petit d'âme et de corps, dut même reconnaître que cet article était à l'origine du renouvellement de son lectorat. Mesquin et humiliant comme il était envers moi depuis mon embauche, il ne put s'empêcher cependant de dénigrer mon travail en quelques phrases rugueuses. Depuis deux semaines, je constatais pourtant qu'il marchait pratiquement chaque jour dans un étron, qu'il arrivait en retard à cause d'une fuite ou d'une mauvaise nuit de douleurs intestinales. Plus je recevais d'invitations pour venir parler du sujet - ce qui avait le don de l'agacer - plus il renversait de la sauce tomate sur ses chemises ou laissait tomber sa tasse de café sur ses éditos. J'étais contente, moi, que les lecteurs puissent penser la forêt autrement et que notre magazine reprenne un coup de jeune inespéré. Dans chacun de ces petits détails, quelque chose me prouvait que je n'avais pas rêvé.

Table des matières

Éric DEVERREWAERE	« Promeneur solitaire »	p.1-8
Sandrine SAINT PAUL	« Amies pour la vie »	p.9-12
Monique RIVET	« Songe médiéval »	p.13-16
Christine MENARD	« Le souffle de la brise »	p.17-20
Laure SAFFROY-LEPESQUEUR	« Dix-huit minutes »	p.21-29

**Merci à nos partenaires
qui ont soutenu ce projet**



Chapdes-Beaufort



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE ET
DE LA JEUNESSE



Chartre Les Amis de la Ste-Marie

☎ : 06-83-80-80-66

✉ : chartreuse.psm@wanadoo.fr

<http://chartreuse.psm/Chartreuse>

